

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

29^e ANNÉE

N^o 15

1^{er} AOUT 1886

LA VÉRITÉ SPIRITE ET LE CATHOLICISME

(Suite, voir la revue du 15 juillet 1886)

RÉPONSE A PLUSIEURS SERMONS DU DERNIER CARÈME

V

Comme toutes ces idées sur le ciel, l'enfer, les bons anges, les démons n'avaient d'autres bases que la poésie et l'imagination, il était assez difficile de leur donner de solides assises. Aussi l'embarras des théologiens était-il grand et cet embarras seul démontrerait la fausseté du point de départ de ces intelligences fourvoyées. S'explique-t-on, par exemple, comment il peut se faire que les lumières de l'Esprit-Saint aient si souvent manqué à des gens qui prétendaient parler au nom du Créateur de toutes choses ? Voyez quel Dieu bizarre et capricieux était ce vrai Dieu qui, soi-disant, les éclairait. Ils avouent, eux-mêmes, que les saints n'étaient pas exempts des visites du diable, ce qui paraît bien étrange. Pareille mésaventure arriva pourtant, d'après les *Bollandistes*, à sainte Catherine de Bologne. Elle fut, durant cinq années, obsédée par le démon qui prenait pour lui parler tantôt la figure de Jésus, tantôt celle de Marie.

L'Eglise était, par conséquent, bien embarrassée pour distinguer les bons des mauvais anges. Saint-Paul lui-même s'y était trompé, si bien qu'il n'avait su quel nom donner aux malins esprits : « La femme, dit-il, à cause des anges doit avoir sur la tête une marque qu'elle est sous la puissance de son mari » (1). Evidemment il faisait confusion ; il voulait dire à cause des mauvais démons, ou des mauvais anges, car pourquoi la femme aurait-elle pris la peine de montrer qu'elle était en puissance de mari vis-à-vis des anges véritables, trop vertueux assurément pour songer à la tenter ? Mais l'erreur de saint Paul vient de ce que l'on n'avait rien établi de précis, à son époque, sur la nature des bons et des mauvais anges. Au siècle suivant, on recommandait encore de voiler les vierges par mesure de précaution à l'égard des anges (c'est-à-dire des démons), « lesquels disait plus tard un vieil auteur commentant ces usages, estoient costumiers d'aquester la pudicité des femmes. » Pour cette raison les femmes devaient prier la tête couverte.

(1) Voy. Saint-Paul, *Première épître aux Corinthiens*, cha p. XI.

Ce n'est pas sans doute le même motif qui les pousse à se parer, aujourd'hui, de leurs chapeaux les plus élégants avant d'aller à la messe.

Dans les premiers temps du Christianisme, l'Eglise, peu familiarisée encore avec les lumières d'en haut, confondait donc aisément les anges avec les démons. Mais comme cette confusion pouvait l'exposer à commettre des erreurs fâcheuses, elle prit le parti d'étudier la question à fond. Les théologiens s'exercèrent longuement à ce travail de recherche et, avec le temps, ils parvinrent à trouver des théories fort curieuses. Etablir que les anges tenaient leur origine de Dieu, n'était pas bien difficile. « Mais, dit un vieux jésuite (1), la question est plus grande
« lorsqu'il s'agit de savoir *quand les anges furent faits*. Il y eut pour
« cela, ajoute-t-il, plusieurs opinions. La première, qui est très an-
« cienne, veut que les anges aient été faits longtemps avant ce monde ;
« les anges, en effet, sont ministres de Dieu et il n'est pas croyable que
« Dieu ait été un long temps sans se passer de ministres ; d'un autre
« côté, il est dit que les anges louaient Dieu lorsqu'il faisait le monde ;
« enfin saint Augustin prétend que la sagesse a été créée avant toutes
« choses. La seconde opinion est que Jésus-Christ a dit du diable : Il
« était homicide dès le commencement du monde ! (ce qui veut dire,
« en effet, qu'il vivait à l'état d'ange avant la création.) La troisième
« opinion veut que les anges aient été faits le second jour. S'il n'en
« avait pas été ainsi, on aurait pu penser, plus tard, *qu'ils étaient les*
« *créateurs du monde*. La quatrième opinion était que les anges avaient
« été faits en même temps que le ciel et la terre. La meilleure raison
« que l'on donne, pour établir cette opinion, c'est que les anges *ayant*
« *été faits pour l'homme* n'avaient pas besoin d'exister avant l'homme.
« Il est donc probable qu'ils ont été faits à l'époque de la création mais
« en même temps que le firmament, c'est-à-dire le second jour. »

On aurait pu penser qu'ayant été faits avec le firmament, les anges n'avaient point été placés ailleurs. Cependant la théologie examina la question de savoir *en quel lieu les anges furent faits*. Rupert, dans ses commentaires sur les œuvres de la Trinité, pense que les anges ne furent pas faits dans le ciel mais en dehors, et ensuite placés dans le ciel. D'autres prétendent, au contraire, que les anges furent faits au *suprême ciel*. Finalement on admit qu'ils avaient dû être faits non seulement dans une certaine partie du ciel, mais *dans tout le ciel*. La preuve, dit-on, c'est que saint Mathieu parle des *anges des cieux* ; que saint Marc dit : *Ils seront comme les anges des cieux*, etc.

Autre question très sérieuse : Tous les anges ont-ils été faits en même temps ?

Plusieurs réponses sont données. En voici quelques-unes : Les Hébreux disent que tous les jours Dieu crée cent anges, lesquels, aussitôt

(1) Voy. le *Traité des anges et des démons*, par Maldonat.

qu'ils sont créés viennent devant lui, chantent un hymne puis descendent. D'après certains docteurs, très fantaisistes ceux-là, les anges, tant les bons que les mauvais, *engendrent les uns des autres*. Saint-Justin, martyr, et, après lui, Lactance, sont d'un avis différent. Suivant eux, les anges qui péchèrent se sont mêlés ensuite avec les femmes et ont *engendré les démons*.

On se préoccupait aussi de la nature des anges. Nous allons voir apparaître ici l'idée spirite qui s'imposait, malgré tout, à l'esprit des théologiens.

Il y avait plusieurs opinions, comme toujours, sur cette question. L'une que Dieu a donné aux anges des corps *mais si subtils qu'ils sont invisibles à nos yeux*. L'écriture sainte, disait-on, les nomme *Esprits* parce qu'ils sont doués d'un corps qui ne se peut voir comme l'air. Cette opinion était celle de plusieurs pères de l'Église, parmi lesquels on peut citer Tertullien, Origène, Lactance, saint Hilaire, saint Basile, saint Augustin. Le concile de Nicée décide qu'il est possible de *peindre les anges*, puisqu'ils ont des corps.

Mais des auteurs prétendirent que les anges étaient *incorporels*, attendu que l'Écriture les nomme *Esprits*; que Dieu est également nommé *Esprit*; qu'enfin notre âme est vraiment *esprit*; que si notre âme est vraiment esprit, *laquelle est toutefois la forme de notre corps*, il est plus que probable que les anges sont tellement *esprits* qu'ils sont privés de tout corps. De cet avis ont été saint Denys l'Aréopagite, saint Athanase, saint Grégoire de Nysse, etc. Le concile de Latran, sans se prononcer d'une façon catégorique, nomme « créature spirituelle » celle qui, comparée à nos corps, semble spirituelle, ce qui ne veut pas dire qu'il n'accorde point à cette créature une certaine matérialité.

On le voit, l'idée spirite est au fond de toutes ces discussions. On en vint jusqu'à dire que les anges changeaient et transformaient si bien leurs corps *très subtils* que ceux qui d'abord étaient invisibles parvenaient à se faire voir. Ainsi ont toujours fait les Esprits, avec le concours des médiums.

D'autres docteurs pensaient que les anges pouvaient prendre des corps *comme Jésus prit la nature humaine*, et ils disaient que les anges demeurant anges sont faits hommes. Ne voit-on pas poindre, dans cette conception, l'idée que, plusieurs siècles après, émettront certains spirites modernes sur la nature de Jésus, lorsque William Crookes aura obtenu les matérialisations de Katie King? Les *Ethniques* (c'est-à-dire les païens) qui ne croyaient pas au mystère de l'*incarnation*, pensaient, eux aussi, que Jésus avait pu exister dans ces conditions; et les *Apolinaristes* prétendaient que Jésus n'avait point pris *un corps de chair* tel que le nôtre ni une âme raisonnable.

L'opinion de quelques théologiens était encore que les anges pouvaient

prendre des corps, mais *d'une manière céleste*. Saint Bonaventure pensait que ces corps se composaient « des quatre éléments ». On s'imaginera ensuite que dans la composition de ces corps angéliques, les éléments n'étaient pas mélangés mais demeuraient entiers, afin, expliquait-on naïvement, que ces corps « se défassent plus aisément ». Saint-Thomas d'Aquin était d'avis que les anges empruntaient leurs corps à *l'air* seulement. Cette théorie fut modifiée par d'autres pieux chercheurs qui croyaient que ce n'était pas seulement à *l'air pur* que les anges empruntaient leurs corps mais *qu'ils y mêlaient des vapeurs*. Enfin, on en vint jusqu'à dire que les anges ne prennent pas de vrais corps, mais qu'ils changent à ce point les sens des hommes, que ceux-ci *croient voir des corps*, lesquels, en réalité, n'existent pas.

C'est ainsi que ces esprits simples d'autrefois tournaient — sans la voir, parce que toute science leur manquait — autour de la vérité spirite. C'est ainsi que manœuvrent encore aujourd'hui leurs successeurs dont les idées, un peu influencées par le progrès, sont moins naïves mais ne sortent pas du cercle vicieux que les dogmes, le parti pris et l'obéissance passive ont tracé autour d'eux.

*
**

Il est facile de montrer, plus clairement encore, la présence de cette même vérité spirite, s'imposant, sous les voiles dont elle était entourée, à ceux que préoccupaient ces questions mystérieuses. « Voyant Jésus-Christ cheminer sur la mer, dit un auteur chrétien (1), les disciples pensèrent que c'était un fantôme. Ils ne pensaient donc pas que ce fut un vrai corps qu'ils voyaient, mais seulement la *ressemblance d'un corps*. Et cela parce qu'ils n'estimaient pas qu'un vrai corps put marcher sur la mer. Ils croyaient donc que c'était un *esprit* qui présente une fausse espèce de corps. Mais, dit plus loin le même auteur — et nous allons voir reparaître ici le préjugé catholique — il est probable que les démons *prennent quelquefois le corps des morts*. Car tout ce que nous lisons des morts ressuscités par les faux prophètes *par le moyen des miracles faux* (comme par Simon le Magicien), ne peut être fait que par l'œuvre des démons. »

Voici une autre manière de présenter le fait spirite. Elle a été trouvée par un dominicain, Mathias de Giraldo, grand exorciste de l'Inquisition : « Quant aux apparitions naturelles, dit-il, il est certain qu'il peut y en avoir, c'est-à-dire que dans le sens que nous allons exposer, les morts peuvent se faire voir et voici comment : Les corps récemment enterrés et surtout *s'ils ne sont pas vivants dans la terre*, exhalent continuellement en se corrompant une certaine quantité de vapeurs à proportion de leur grandeur et de leur grosscur, et ces vapeurs *imitent autant qu'il se peut, les figures des cadavres qui les envoient*; ces

(1) Maldonat.

« vapeurs peuvent même être transportées ailleurs par un vent léger
« sans qu'elles soient décomposées, attendu que l'on suppose que les
« parties de ces vapeurs étant grasses et oléagineuses, elles peuvent se
« soutenir et conserver, par cette raison, leur figure cadavérique; en
« cela il ne paraît rien qui soit miraculeux (1).

Jusqu'à présent, cette théorie est ce que le catholicisme a trouvé de plus ingénieux et de plus fort.

(A suivre.)

ALEXANDRE VINCENT,

LE SPIRITISME ET LA PRESSE

Nous croyons être agréable aux lecteurs de la *Revue* en faisant passer sous leurs yeux l'extrait suivant du *Courrier de Paris* de l'*UNIVERS ILLUSTRÉ*, numéro du 3 juillet 1886. Ils y verront que le spiritisme n'est plus cette doctrine étrange dont on n'osait à peine s'entretenir entre adeptes dans un coin reculé de la maison, et qu'on évitait soigneusement d'avouer en public, de peur de prêter le flanc aux insinuations sarcastiques des passants. Aujourd'hui, grâce à Dieu, la réalité des phénomènes spirites s'impose à tout le monde, et il n'est pas jusqu'aux chroniqueurs chargés d'amuser le public qui ne se croient obligés de donner leur approbation bienveillante aux travaux destinés à pénétrer les mystères de l'existence extra-corporelle. Ce réveil de la curiosité publique à l'endroit des expériences spirites est de bon augure pour l'avenir de la doctrine et tous ses partisans doivent s'en réjouir sincèrement.

Céphas.

DANIEL DUNGLAS HOME. -- Lui aussi eut son heure de gloire, ce Daniel Dunglas Home, qui vient de mourir obscurément à Auteuil. Dans ma première jeunesse, je n'entendais parler autour de moi que des phénomènes spirites suscités par ce merveilleux médium à la cour des Tuileries. Des mains bleues avaient voltigé sur le piano et joué l'air de la *Reine Hortense*. Un soir, à un petit lundi, une main avait pris un mouchoir sur les genoux de l'Impératrice et l'avait porté sur les genoux de la belle Mme Bartholoni. Puis la plaisanterie s'en mêlait; on racontait que le prince Napoléon, ayant voulu évoquer son oncle, avait ressenti l'impression d'un formidable coup de pied reçu... sous les basques de son habit. Il n'en est pas moins vrai qu'à l'heure actuelle vous trouverez encore nombre de gens très sérieux absolument dignes de foi, ayant appartenu à l'ancienne maison impériale, qui affirment avoir été témoin de choses absolument fabuleuses. Beaucoup d'esprits forts nient les médiums et préfèrent simplement plaisanter et tourner en ridicule ce

(1) Voy. *Histoire curieuse et pittoresque des sorciers*, par le père Mathias de Giraldo revue et augmentée par Fornari.

qu'ils ne sauraient expliquer. William Crookes, le savant, l'inventeur du radiomètre disait, très justement, à cette occasion : « Chimiste et physicien, notre fonction n'est pas de croire ou de ne pas croire, mais de constater d'une façon positive, scientifique, si tel phénomène est ou n'est pas imaginaire. Quant à la réalité de ces phénomènes, nous nous prononçons pour l'affirmative puisque, à la parfaite consternation de nos sens corroborée par les sens de toutes les personnes présentes au moment des phénomènes produits, l'évidence nous y contraint. Nous ne vous disons pas que cela est vraisemblable, nous vous disons que cela est. »

Et il conclut à l'existence d'une force inconnue qu'il appelle *force psychique*. De ce que nous ne saurions expliquer cette force, ce n'est pas une raison pour nier les phénomènes qu'elle produit. La première fois qu'en frottant un bâton de cire à cacheter on a vu s'envoler de petits carrés de papier attirés par une force invincible, et allant se coller contre le bâton, je crois qu'on a dû être assez stupéfait. L'étincelle obtenue par le frottement du disque de verre entre les coussinets de la machine électrique, découverte qui a permis d'expliquer la production de la foudre avec la théorie du *fluide positif* et du *fluide négatif*, n'a pas dû sembler non plus un phénomène banal. Or, qui nous dit que certains êtres comme Dunglas Home, ne possèdent pas en effet un certain fluide, une certaine force psychique dont nous ignorons encore les lois ? Je n'ai pas connu le médium qui vient de mourir, mais j'ai assisté chez le docteur Chacot à des phénomènes d'hypnotisme et surtout de suggestion absolument prodigieux. Comme tout le monde, j'ai vu dans certaines soirées, des tables tourner, j'ai pris part aux expériences quelquefois curieuses et quelquefois ratées de la vieille dame accompagnée de sa fille qui évoque les esprits et les fait causer, grâce à un alphabet convenu. (Mme Rodière.)

« En vérité, comme disait le brave Gaillardet par l'intermédiaire de Buridan, tout cela est bien étrange ! » Il est vraiment dommage qu'on ait fait intervenir les esprits dans ces manifestations mystérieuses en leur prêtant souvent un rôle ridicule, ce qui a tout de suite mis contre les médiums tous les gens qui ont peur de la mort et tous ceux qui croient à la religion. Un certain soir, chez la pauvre Jeanne Thilda (Mme Stevens), qui vient de mourir, un vieux monsieur très malade évoqua l'ombre de Nélaton, et lui demanda carrément un conseil sur sa maladie. Il faut croire que ce procédé d'avoir une consultation à l'œil ne fut pas du goût de l'illustre esprit, car la réponse indignée ne se fit pas attendre :

« *Le cabinet de consultation est fermé.* »

C'était dur et mérité. Quant à moi, le même soir, ayant évoqué l'ombre d'Anatole de Beaulieu, l'inspecteur des Beaux-Arts, il me chargea de

faire amitié au comte d'Osmoy, le sénateur de l'Eure, et l'un de ses meilleurs amis. Or, je dois confesser que l'expression *faire amitié* était absolument usitée par Beaulieu qui avait ainsi conservé quelques expressions naïves et campagnardes du terroir. Il me semble bien difficile d'admettre que le médium, qui n'avait jamais vu Beaulieu, connut cette particularité.

Qu'en dites-vous, lecteur? Vous seriez-vous attendu à trouver dans la chronique d'un des grands journaux illustrés de Paris, une preuve d'identité d'un esprit se communiquant dans un salon parisien. C.

LES BROCHURES SPIRITES

Nous constatons avec la plus vive satisfaction que depuis quelques temps notre doctrine entre dans la voix d'une propagande active. A Paris et dans quelques villes de province nos frères prennent l'excellente habitude de faire distribuer le jour des morts à la porte des cimetières des feuilles destinées à faire pénétrer l'enseignement des esprits dans les masses populaires. Les brochures spirites d'un petit format, et d'un prix très modique, alors qu'elles ne sont pas livrées gratuitement, commencent à se répandre parmi les populations. C'est là une preuve du souci qu'ont certains spirites de faire profiter leurs frères en humanité des consolantes doctrines où ils ont trouvé eux-mêmes la paix et le soulagement au milieu des tribulations de la vie.

On ne saurait trop encourager ce mode de propagande. Il est certain que la petite brochure distribuée gratuitement est un excellent moyen de populariser rapidement une idée. Par ce temps de travail incessant pour les classes laborieuses, et de jouissances effrénées pour les riches, ou n'a guère de temps à consacrer aux lectures de longue haleine: il faut un opuscule qui soit vite lu, et qui aille trouver le lecteur jusque dans son intérieur, s'offrir à lui, s'imposer pour ainsi dire.

Et puis la brochure n'est pas un bagage gênant; on la met dans sa poche, on y jette un coup d'œil à ses moments perdus, on s'en nourrit presque sans y faire attention; et il suffit souvent d'un mot tombé sous les yeux dans un moment de rêverie inconsciente pour éveiller tout un monde d'idées, et préparer une transformation complète dans les pensées et les aspirations. C'est comme l'éclair jallissant tout à coup dans une nuit obscure et nous permettant de diriger notre marche, en évitant les obstacles contre lesquels nous allions nous heurter dans notre course insouciante.

Ces quelques réflexions nous ont été suggérées par la lecture de la récente brochure de M. Léon Denis: *Pourquoi la vie?* Le sympathique conférencier de la Ligue de l'enseignement à Tours, a su résumer en quelques pages d'un intérêt attachant les principaux points de notre doctrine. Dans neuf chapitres écrits avec méthode, concision et clarté, il

a condensé les révélations du spiritalisme moderne, et exposé avec assez de développements pour être compris même des personnes entièrement étrangères à cet ordre d'études, les enseignements moralisateurs de notre chère doctrine. Comme les auteurs de la brochure *Consolations* éditée sous les auspices de l'*Union spirite française*, il dédie son œuvre à ceux qui souffrent. Et il a bien raison, car ce sera toujours chez les déshérités, et les victimes de notre mauvaise organisation sociale que le spiritisme recrutera le plus d'adhérents. Comme le dit le Christ, ce sont les malades qui ont besoin de médecin; ce sont ceux qui souffrent qu'il faut consoler; et le spiritisme est bien le *consolateur* annoncé par l'évangile; car il nous aide à supporter les misères de cette existence en nous donnant la certitude que nos amis d'outre-tombe prennent part à nos épreuves et que nous les retrouverons de l'autre côté à l'heure de la délivrance pour se réjouir avec nous et se féliciter des progrès accomplis.

Dans quelques pages où respire la conviction la plus ferme, fruit d'une étude froide et approfondie, notre frère développe les arguments décisifs capables de faire impression sur les esprits les plus sceptiques et les moins prévenus en notre faveur. Il passe sommairement en revue les doctrines athées et matérialistes et nous fait saisir leurs contradictions et l'impossibilité où elles sont de résoudre le problème de nos destinées. Sans la croyance à la survivance de l'âme, et à l'existence d'un régulateur suprême, l'homme ne serait qu'une intelligence dévoyée d'autant plus dangereuse pour l'ordre universel qu'elle mettrait ses puissantes facultés au service des instincts les plus bas, et des aspirations les plus égoïstes. Supprimez Dieu, lieu commun de toutes les créatures, et vous tomberez dans une sorte de chaos moral où chaque volonté particulière travaillera à détruire l'harmonie universelle en cherchant à contenter exclusivement ses appétits individuels.

Heureusement il n'en est pas ainsi, et la révélation spirite nous montre tous les êtres marchant consciemment ou inconsciemment vers le progrès et la justice; tous partis du même degré monteront au même rang sous l'œil bienveillant du père commun qui leur donne toujours l'assistance nécessaire pour leur permettre d'accomplir leur destinée.

Et comme couronnement de cet exposé grandiose et rationnel de la solidarité de toutes les créatures remontant progressivement vers Dieu d'où elles sont sorties, notre frère en croyance fait passer sous nos yeux les preuves expérimentales par lesquelles des savants tels que Crookes, Wallace, Zollner, Nus et Fauvety, etc., se sont assurés de la persistance du principe spirituel après la mort, et de la réalité des communications physiques et intellectuelles entre incarnés et désincarnés.

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer en terminant quelques lignes du dernier chapitre de cet exposé substantiel : « notre doctrine de paix dit à tous : « venez à moi, je vous réchaufferai, je vous consolerai;

je vous rendrai la vie plus douce, le courage et la patience plus faciles, les épreuves plus supportables. J'éclairerai d'un puissant rayon votre obscur et tortueux chemin. A ceux qui souffrent je donne l'espérance, à ceux qui cherchent la lumière, à ceux qui doutent et désespèrent la certitude et la foi. »

Tous nos frères voudront lire cet excellent résumé de nos croyances, et nous faisons des vœux ardents pour que quelque spirite favorisé des dons de la fortune ait l'idée de fouruir à l'auteur les moyens de répandre son œuvre parmi les masses, à un nombre illimité d'exemplaires.

CÉPHAS.

IDENTITÉ DES ESPRITS : — Dans le *Light* du 30 janvier, M. Frédéric W. H. Myers, parlant de la rareté des preuves obtenues en ce qui concerne des faits inconnus auparavant des personnes présentes, demande si l'on n'a pas eu quelquefois l'occasion de constater des phénomènes de ce genre. Je peux en toute assurance, répondre qu'il en est ainsi, et je crois que beaucoup de personnes l'ont constaté tout comme moi. Mais la cause principale qui fait que tout le monde ne peut pas bénéficier de ce genre de preuves, c'est que celles qui seraient les plus convaincantes sont de telle nature que les Spiritualistes qui les obtiennent les considèrent comme trop sacrées pour être divulguées et qu'ils ne tiennent pas à les exposer aux critiques du public. Ce sont aussi les raisons que j'aurais pour me taire, mais dans l'intérêt du Spiritualisme et pour satisfaire au désir qu'exprime si sérieusement votre correspondant, je viens vous rapporter un fait qui s'est passé il y a quelque temps par l'entremise de ma propre médiumnité.

J'étais entrée en relations amicales il y a bien des années avec un Monsieur qui avait auparavant perdu une sœur pour laquelle il avait une affection particulière. Il me parlait d'elle fréquemment et j'avais eu l'occasion d'entendre raconter beaucoup de choses, soit sur sa vie, soit sur sa mort. Des circonstances étant survenues qui me séparèrent de mon ami, nous n'eûmes plus aucun rapport l'un avec l'autre pendant onze ans. Au bout de ce temps, me trouvant un jour assise devant une table avec une dame pour tâcher d'obtenir des communications spirites, le nom de la sœur de ce Monsieur fut épelé; c'était la première fois qu'elle cherchait à se communiquer à moi. La conversation suivante s'établit entre nous :

— Que désirez-vous de moi, Emilie ?

— Je viens vous dire que mon frère est en Angleterre et qu'il serait bien aise de recevoir de vos nouvelles. Ecrivez-lui au club de C... et donnez-lui votre adresse.

— Cela ne me plaît guère, Emilie. Il y a longtemps que je n'ai entendu parler de lui et je crains qu'il ne tienne pas à renouveler connaissance.

— Je vous assure que cela lui ferait plaisir. Il pense souvent à vous.

Ecrivez-lui.

— Il me faut d'abord une preuve qu'il le désire.

— En bien ! il viendra vous le dire lui-même. Tenez à midi une autre séance. Il dormira à ce moment et j'amènerai son esprit à la table.

Comme convenu, à midi nous étions de nouveau devant la table et Emilie revenait.

— J'ai amené mon frère. Il est ici. Interrogez-le vous-même.

D. Emilie dit-elle vrai lorsqu'elle affirme que vous désirez recevoir de mes nouvelles. — R. Oui. Prenez un crayon et du papier.

Lorsque j'eus apporté ces objets il poursuivit : Ecrivez ce que je vais vous dicter. J'écrivis sous sa dictée : « Il y a bien des années que nous ne nous sommes pas rencontrés, mais les années, quelque longues qu'elles soient, ne peuvent pas effacer le souvenir du passé. Je n'ai jamais cessé de penser à vous et de prier pour vous. » Puis il ajouta. « Gardez ce papier et écrivez-moi au club de C... »

Je suis toutefois tellement méfiante en tout ce qui concerne ma propre médiumité que je restai dix jours avant d'avoir le courage d'écrire à l'ami en question, que je ne savais pas en Angleterre et dont l'adresse m'avait été inconnue jusqu'à ce moment. Toujours est-il que je reçus par retour du courrier la réponse à ma lettre et que cette réponse contenait *les termes mêmes* qui m'avaient été dictés par la table dix jours auparavant. Quelle explication une personne d'instruction moyenne pourrait-elle donner de ce fait, que des mots épelés à Londres le 5 décembre par une table puissent avoir été transmis par un moyen naturel quelconque à 400 milles de distance au cerveau d'une personne vivante, qui les répétait le 15 ? Non seulement j'ignorais les faits qui m'étaient communiqués, mais ils étaient en outre tout à fait peu probables. De plus ce n'étaient pas des faits passés, mais des faits qui devaient avoir lieu dix jours plus tard. L'exemple que je cite n'est pas le seul, loin de là, où les esprits de personnes encore vivantes, sont venus se communiquer à ma table ; il en est même qui se sont adressés à moi par la bouche d'un médium entrancé, et je serais bien aise de savoir si quelqu'un de vos lecteurs a obtenu des résultats analogues, quoique je ne pense pas qu'ils puissent se produire par l'entremise de tous les médiums.

(Traduit du *Light*).

Florence Marryat.

ASTROLOGIE : — J'avais ouvert un bureau à Baltimore (Etats-Unis) il y a trois ans. Peu de temps après un Monsieur de Chicago vint se mettre en pension chez mon propriétaire. Je rédigeais à cette époque *le Spirit Telephone*, et ce pensionnaire parut prendre beaucoup d'intérêt au Spiritisme, dont il avait entendu parler, mais qu'il ne connaissait pas autrement. Sachant que je pratiquais l'astrologie il me pria de tirer son horoscope, ce que je fis ; mais le résultat ne fut pas satisfaisant. Le lendemain je le vis arriver chez moi ; il était très agité et m'annonça que, s'étant

réveillé pendant la nuit, sa mère défunte lui était apparue dans la chambre et lui avait dit: Vous n'avez pas indiqué à ce Monsieur l'époque exacte de votre naissance; elle a eu lieu à tel moment et non pas comme vous l'avez déclaré. Il ajouta qu'il était alors parfaitement éveillé et que, pour mieux s'en assurer encore, il était descendu du lit et s'était lavé les yeux.

Je tirai alors de nouveau son horoscope en me basant sur la date et l'heure mentionnées par sa mère je pus immédiatement lui dire pour quel motif il avait quitté Chicago. Il m'était complètement inconnu, ne l'ayant jamais vu auparavant et dès-lors je ne l'ai pas revu. P. L. H.

M. Eve de Rio, 100, rue Saint-Lazare, à Paris, attire beaucoup de monde chez lui; il fait de l'astrologie et de la chiromancie, et réussit, paraît-il, en sachant le jour et l'heure exacte de la naissance du visiteur.

En classant ces exemples sous la rubrique « Identité des Esprits » nous n'entendons pas affirmer que l'on puisse en déduire autre chose que des présomptions. Cependant, comme tous les faits se rapportant de près ou de loin à cette question ont leur importance, nous donnons celui-ci comme nous l'indique notre correspondant que nous connaissons de longue date. Tôt ou tard chaque fait trouvera sa place, quelque insignifiant qu'il puisse paraître au premier abord.

LIBERTÉ DES FUNÉRAILLES

Séance du 30 mars. — La loi sur la liberté des funérailles à laquelle la Chambre des Députés a consacré aujourd'hui toute sa séance est venue deux fois en discussion depuis le commencement de la présente législature; une fois devant le Sénat et une fois devant la Chambre elle-même, en première lecture. Nous n'aurions donc guère qu'à mentionner les décisions prises si, à l'improviste, et par voie d'amendement, la liberté de la crémation n'était venue se greffer sur la liberté des inhumations.

C'est M. le docteur Blatin à qui toute la gloire en revient; c'est lui qui, à propos de l'article 3, est venu demander l'adoption d'un petit paragraphe additionnel, qu'il a, d'ailleurs, défendu à grand renfort d'arguments scientifiques. L'inhumation, disait-il, est incontestablement de tous les modes de sépulture le plus dangereux pour la sécurité publique, car les cadavres inhumés sont une véritable fabrique de poisons violents, les uns miasmatiques, les autres chimiques: les poisons miasmatiques sont des bactéries qui se répandent dans les eaux comme dans l'air et donnent lieu à des épidémies meurtrières; les poisons chimiques sont les alcaloïdes connus sous les noms de ptomaines et de leucomaines et causent surtout dans les grandes villes, de fréquentes intoxications. Avec l'incinération, le danger disparaît, car tous les poisons sont complètement détruits, à ce point que la grande objection de

ses adversaires c'est de dire : « Alors vous entraverez les recherches de la justice ! » Mais M. Blatin a réponse à tout. On peut trouver dans les cendres les traces de certains poisons ; quant à ceux qu'on n'y retrouve pas, on ne les retrouve pas davantage dans les cadavres. En réalité, la médecine légale ne peut tirer des conclusions formelles que de l'autopsie après la mort et de l'examen des circonstances qui l'ont précédée. D'ailleurs, il ne faudrait pas qu'un scrupule exagéré vint mettre obstacle à l'adoption d'une aussi salutaire mesure d'hygiène générale ; il ne faut pas oublier que les exhumations juridiques sont extrêmement rares : dans la Seine, depuis huit ans, on n'en a opéré que 17 et 3 seulement ont abouti à la constatation d'un crime. M. Blatin termine en disant que l'incinération ne blesse aucun sentiment, aucune croyance religieuse, et que, au contraire, elle s'accorde très bien avec le véritable culte des morts.

M. le sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur a combattu l'amendement. Certes, l'hygiène publique ne pourrait que gagner à l'incinération. Mais il y a des répugnances et des préjugés à vaincre, des précautions et des garanties à prendre ; bref, la question demande une étude spéciale, et devrait faire l'objet d'une proposition de loi à part.

M. Freppel, lui, pense que l'incinération constitue « un recul dans la voie de la civilisation, un retour au paganisme matérialiste ». Mais M. Frédéric Passy relève vivement cette assertion ; il se déclare, pour son compte, spiritualiste et croit à l'immortalité de l'âme ; mais c'est justement pour cela qu'il préfère la crémation. » N'est-il pas plus doux de se figurer ceux que nous aimons et que nous avons perdus, sous la forme aérienne qui s'élève vers le ciel, que sous la forme de débris livrés à la décomposition et à la pourriture ? N'est-ce pas plus respectueux, plus moral, plus religieux ?

En fin de compte, malgré la commission qui pensait que le cadre de la loi sur les funérailles ne comportait pas l'introduction d'une disposition aussi grave, l'amendement Blatin a été adopté par 323 voix contre 180.

L'ensemble de la loi a été adopté par 338 voix contre 165.

UNE ANERIE dédiée au rédacteur *spirituel du Progrès de Denain*. — M. Linez se croit un grand homme parce qu'il me dédie les hauts faits d'un charlatan spirite, ou soi-disant tel.

Je lui poserai une simple question.

Un de ses cousins, le nommé Linez, ayant étranglé une femme à Fives-Lille, s'en suit-il que tous les Linez soient des étrangleurs ? Non, n'est-ce pas.

Si un charlatan s'affublant du mot spirite trompe le public, s'en suit-il que tous les spirites soient des charlatans ?

Une réponse s'il vous plaît.

J. JÉSUPRET.

Rédacteur du *Journal de Denain*.

CONFÉRENCE DU CAPITAINE VOLPI : Le journal l'*Itatia* du 14 et 15 juin, parle avec éloges de la Conférence faite par le Spirite capitaine Volpi, sur le *progrès du magnétisme*, son histoire et son développement ; on voit, dit ce journal, que l'orateur ne parle pas, n'apprécie pas avec la langue seule, mais avec son âme, car il s'est incarné dans ce qu'il dit à ce sujet avec tant d'éloquence.

M. Ernesto Volpi a prouvé que le fluide magnétique existait, que cela était un fait indéniable, et que, sans lui, il serait impossible d'hypnotiser un sujet, si sensible fut-il, ni de lui imposer une suggestion quelle qu'elle soit. Cette conférence a été grandement applaudie par un public très nombreux, et après la conférence, une discussion non moins intéressante s'est engagée vivement entre les auditeurs.

La Lego lombarda, contrairement à l'opinion de MM. Volpi et Donato, soutient que l'hypnotisme seul a une importance réelle.

DONATO : M. le Capitaine Volpi, notre conférencier spirite à Milan, nous prévient que le *conseil supérieur de santé*, à Rome, s'est prononcé contre les expériences magnétiques de Donato ; ce dernier pourra donner des preuves de sa puissance, en *réunion privée*, mais il lui est défendu d'agir en spectacles publics.

Voici une décision moyen âge qui n'empêchera pas le magnétisme de suivre son cours ; les docteurs romains aussi infailibles en ce qui regarde la médecine que le pape en fait de dogme, ont assumé une triste responsabilité, la liberté étant le seul mode pratique pour tout pondérer, et remettre chaque chose sous son vrai jour.

M. Donato a quitté l'Italie après y avoir donné une si vive impulsion en fait de magnétisme et d'hypnotisme, que tous les bonzes du mandarinate scientifique ne pourront en arrêter le cours.

Nous ne donnons pas cinq ans aux savants officiels de l'Italie, pour adorer ce qu'ils ont condamné.

FÉDÉRATION SPIRITE DU BRÉSIL

La séance du 31 mars, à Rio-de-Janeiro, commémorative du 17^e anniversaire de la mort d'Allan Kardec, a été bien nombreuse ; après le discours du Président, l'orateur officiel, M. Figueira, monta à la tribune pour faire le panégyrique de l'illustre philosophe. M. A. Elias da Silva, représentant du groupe *la Perseverança*, prit aussi la parole. — En mémoire de celui que l'on fêtait, la fédération donna un contrat d'affranchissement à une malheureuse esclave qui entra ce jour dans la pleine puissance de sa liberté.

Pendant la séance, un télégramme de félicitation de l'Union spirite de Saint-Paul fut reçu et l'on distribua le n^o du jour du *Reformador* — Outre la Fédération sept autres sociétés et groupes du Brésil fêtèrent le souvenir d'Allan Kardec. *Reformador*, 15 avril 1886.

FAITS DIGNES D'ÉTUDE : Nous trouverons dans la *Fraternidad* de Buenos-Ayres, les lignes suivantes que cette feuille emprunte au *Galicia de Havana*.

« Il existe à l'hôpital de la ville un soldat galicien qui, depuis près d'un an est en catalepsie, exténué, roide et sans mouvement. Dernièrement, cependant, on put obtenir qu'il donnât quelques signes de vie, en jouant près de son lit des airs de sa province, ou en lui parlant le dialecte de son pays. » Ce résultat, selon nous, est dû au sentiment de regret agissant avec force sur l'Esprit et lui donnant l'énergie nécessaire pour resserrer un peu les liens qui l'attachent au corps. — C'est un fait de magnétisation par l'audition, à laquelle, quoique à un degré moindre, sont sujettes toutes les personnes douées d'une sensibilité exquise, et même quelques êtres irrationnels, principalement de la classe des arachnides. (*Reformador*, 31 mars 1886).

Nous tenons le fait suivant de personnes dignes de foi. — Il y a quelques années, la veille de la Saint-Jean, le temps étant mauvais, les villageois de Angra das Reis (province de Rio de Janeiro), se mirent à l'abri dans une vaste chaumière. Les danses et les libations avaient déjà produit leurs effets lorsque tous virent près de la porte un moine à mine respectable, et qui, les bras croisés, les contemplait avec bienveillance, répétant d'une voix claire et calme : « Oh les braves gens ! »

Après la première impression d'étonnement, ces hommes, déjà demi-ivres, se sentirent embarrassés par la présence du moine et se jetèrent sur lui. Tous sortirent de la chaumière, mais ils avaient beau marcher vite jamais ils ne parvenaient à l'atteindre. Arrivés au bord de la rivière Monsuaba, ils le virent s'étendre sur les flots, et gagner la rive opposée ; de là, il leur cria : Oh les braves gens !

Ils le regardaient, tout stupéfiés, quand un vif éclair, suivi d'une terrible averse les rappela à eux-mêmes.

Silencieux et intimidés ils revinrent à la chaumière et y furent à temps pour la sauver d'une destruction totale, car la foudre étant tombée sur elle commençait à l'incendier après avoir tué un vieux chien de garde.

Outre le fait général de manifestation, il y a encore, dans cette circonstance, l'acte prémédité par ce moine qui fit abandonner à tous la chaumière, et les sauva ainsi des effets de la foudre (*Reformador*, 3 mars 1886.)

Le Messager de Liège d'avril dernier, en citant le fait d'une petite fille de l'école de Saint-Estève, en France, qui, par le regard endormait ses compagnes, nous rappelle un autre fait non moins curieux qui nous fut raconté par son auteur devenue actuellement une respectable mère de famille ; quelquefois, à l'école qu'elle fréquentait, dans la ville de Parahiba du Nord (Brésil), ses compagnes lui demandaient de parler mal de leur maîtresse. Alors elle se recueillait, priait Dieu et la Sainte-

Vierge de faire que la maîtresse n'entendit pas ce qu'elle allait dire. Après quoi, à haute voix elle disait : La maîtresse est bien laide, elle est méchante, c'est une sorcière, etc. Et la maîtresse continuait, impassible, ses occupations, sans avoir rien entendu. Il arrivait, pourtant, que les élèves ne pouvant se contenir, riaient mais alors, attiraient sur elles-mêmes l'attention de la maîtresse et ses punitions.

Dans ce cas il n'y a pas seulement une influence magnétique, mais de plus, une intervention d'Esprits légers, peut-être, qui préparaient ainsi les enfants pour le jour où leur intelligence développée pourrait leur donner de ces faits une explication rationnelle (*Reformador*, juin 1886.)

Transfiguration. — Il y a de cela quelque temps, vivait dans un des faubourgs de notre ville, un certain M. M. Il s'efforçait de calmer les regrets qui lui torturaient le cœur à la suite de la perte d'un être chéri, une petite fille, morte à l'âge de quatre ans. Il avait un fils plus jeune, né après elle, et qui n'avait pas connu sa sœur. Ces deux enfants ne se ressemblaient ni au physique ni au moral.

M. M. étant déjà spirite, remarqua, un jour à dîner, la transformation qui s'opérait dans la physionomie du petit garçon ; ses joues devinrent rosées, ses yeux bleus noirs, son nez aquilin, la voix changea complètement, leur rappelant celle de la défunte. L'enfant se leva, s'adressa à sa mère, à son père et à ses frères, avec les expressions habituelles de la petite et, de plus, l'enfant qui à peine savait épeler, ouvrit un livre et lut comme le faisait sa sœur. Quelques heures plus tard, il s'accouda, triste, à une fenêtre, fixant le ciel, et revint à son état normal.

Toute la famille, ainsi que les domestiques, témoignèrent du fait, ce qui rend inadmissible une hallucination. — (N° 80 *Reformador*, 15 mars 1866.)

MME ANNA TOURNIER, TRADUCTEUR

MORALISATION D'UN SUICIDÉ

(Voir la revue spirite du 1^{er} avril 1886).

Besançon, 18 février 1882. — Médium, M. C... — Certainement, mon cher ami, j'étais près de vous l'autre jour et j'ai répondu avec empressement à votre appel. C'est une bonne aubaine pour un malheureux déclassé comme moi de recevoir des preuves irrécusables de sympathie. Aussi, comme je vous en remercie ! Je voudrais que vous puissiez lire au fond de mon cœur. Vous verriez quels sentiments m'animent à votre égard. Du reste, je ne devrais pas me plaindre, car parmi les désincarnés aussi, je trouve de franches sympathies. Mon guide surtout, auquel je suis attaché par d'anciens liens et qui a eu le bonheur ou plutôt la force de me devancer dans le progrès, mon guide se dévoue à la tâche qu'il a acceptée près de moi avec une abnégation dont je lui suis

extrêmement reconnaissant. Vous êtes mes deux meilleurs amis.

Comment se fait-il qu'ainsi aidé et soutenu je n'aie pas encore pu prendre définitivement le dessus et que je sois toujours sujet à des découragements qui viennent périodiquement me replonger dans une espèce de marasme ? Je vais vous le dire. C'est que je suis en proie à une incurable défiance de moi-même. Je me sens faible maintenant. Je suis découragé par tant de défaites. Je sens qu'il faudra tôt ou tard tenter de nouveau l'épreuve de la vie. Mais quand j'examine avec soin tous les détails des épreuves auxquelles j'ai succombé, quand je vois avec quel art tout a été disposé pour me donner chaque fois la tentation presque irrésistible de fuir violemment les situations qui m'étaient faites, enfin quand je pense qu'il n'est pas possible que ma future épreuve soit plus facile à supporter que les précédentes, je me vois en pensée succombant une fois de plus, et alors le dégoût de toutes choses me prend et je suis prêt à renoncer à tout avancement et à rester dans mon coin à voir les générations se presser sur la route du progrès sans être tenté de suivre le mouvement.

Voilà, mon ami, l'état de mon âme dans bien des moments. Cela change heureusement lorsque vos pensées fortifiantes viennent me trouver, ou lorsque j'ai travaillé avec mon guide. Alors l'avenir me paraît tout différent et je me reprends à espérer. Mais ensuite et surtout lorsque je vois tant de malheureux tomber dans la même erreur que moi, tout courage m'abandonne de nouveau et je retombe dans le marasme. Ce n'est pas d'ailleurs que je subisse une peine particulière. Depuis longtemps je suis libre de mes actions et rien ne m'empêche de parcourir le monde et de m'instruire. Mais je n'ai de goût pour rien et je sens bien qu'il en sera ainsi tant que je n'aurai pas affronté encore une fois l'épreuve terrible et que je n'en serai pas sorti à mon honneur. D'ici là je continuerai à me punir moi-même par mon défaut d'énergie. Continuez à m'aider, mon ami. Vos efforts finiront par avoir un heureux résultat, je l'espère. Vous comprenez que j'aurais pu déjà me replonger tête baissée dans la vie, comme les chiens que l'on jette à l'eau pour leur apprendre à nager. Mais ce n'est pas ainsi que je veux sortir d'embarras. Je veux m'incarner de nouveau de propos délibéré, de sang-froid, quand je sentirai que mes forces morales seront suffisamment augmentées. Or, cela, je ne le sens pas encore et je ne prévois pas encore quand je le sentirais. Mon guide prétend que cela dépend beaucoup de ma volonté. Mais moi, je me trouve encore bien faible et ma volonté ne suffit pas pour me donner la force que je voudrais.

Au revoir, ami, n'oubliez pas que chacune de vos pensées dirigées vers moi me fait du bien. Votre ami reconnaissant. B.

Besançon, 11 mars 1882. — Médium M. C... Mon cher ami, j'ai bien compris vos conseils et croyez bien que je ne les ai pas repoussés de

prime abord, par un mouvement de dépit naissant de mon peu de confiance en moi-même et en l'avenir. Non. Je les ai accueillis provisoirement comme des choses bonnes à étudier, à méditer, à examiner. Je n'ai pas manqué d'en entretenir mon guide et il m'a engagé à faire moi-même une étude sur votre proposition, c'est ce que j'ai fait, et si je ne suis pas revenu à votre appel depuis quinze jours, c'est que cette étude n'était pas terminée, c'est que je n'étais arrivé à aucune conclusion, c'est que j'étais toujours hésitant et dans le doute. Aujourd'hui il n'en est plus de même. A force de réfléchir et de repasser dans ma mémoire les incidents de mes existences antérieures, je suis arrivé à me former une opinion et je puis vous dire franchement que je n'ose pas entreprendre ce que vous me conseillez. Je ne me sens pas encore l'étoffe d'un guide, j'ai prouvé surabondamment que j'étais incapable de me gouverner sagement moi-même.

Il y aurait de ma part une rare outrecuidance à solliciter du guide d'un incarné qu'il me laissât pour quelque temps prendre sa place. Ce serait de ma part un sot orgueil que de prétendre diriger les autres dans le chemin difficile que je n'ai pu parcourir jusqu'au bout sans broncher. De plus jamais je n'oserais assumer une semblable responsabilité. Vous figurez-vous, votre ami laissant par sa maladresse un malheureux sombrer une fois de plus? Quel ne serait pas alors mon désespoir! et, je le sais, il ne faut qu'un moment pour mettre à exécution une pensée néfaste avec laquelle on n'est pas habitué à vivre. Non, mon ami, par tous ces motifs je n'ose entrer dans la voie que vous m'avez indiquée.

Du reste, je n'ai pas encore fait part à mon guide du résultat de mes méditations. Je ne sais s'il trouvera que j'ai bien résolu la question ou s'il me fera des objections capables de modifier mon sentiment, mais voilà où j'en suis pour le moment. Je ne vous en remercie pas moins du fond du cœur de votre sollicitude pour moi. Je pense que lorsque j'aurai pu triompher moi-même de ma difficile épreuve, alors j'aurai la force nécessaire pour essayer de mettre votre conseil en pratique.

Pour le moment et jusqu'à plus ample informé je n'ose pas.
Votre ami sincère et reconnaissant,

B...

Besançon, 18 mars 1882. — Médium M. C... Quant à la question qui intéresse l'esprit B, voici ce que je puis vous dire. Le conseil que vous lui avez donné en dernier lieu est bon. Il peut lui être très profitable de rechercher ceux qui ont une épreuve analogue à celles auxquelles il a succombé tant de fois et sans vouloir usurper les fonctions de leurs guides, avec l'autorisation de ceux-ci, de s'efforcer de changer le cours de leurs idées en leur présentant tous les raisonnements capables de les détourner de leurs coupables tentations. Cela serait pour lui un bon exercice, et qui vaudrait mille fois mieux que l'inaction à laquelle sa grande défiance de lui-même le réduit quelquefois. Il pourrait en un

mot faire pour d'autres frères ayant les mêmes tendances que lui ce que vous faites vous-même pour lui sans être son guide. Il en tirerait profit, parce que l'on tire toujours un profit personnel du bien que l'on s'efforce à faire aux autres. *Votre guide protecteur.*

Besançon, 1^{er} avril 1882. — Médium M. C... Mon ami, je vous remercie mille fois de vos bons conseils, car ils prouvent l'intérêt que vous me portez et votre sympathie m'est bien précieuse. Je crois maintenant que vous avez raison. Votre idée réduite aux proportions que vous lui avez données en dernier lieu est bonne à coup sûr, et je puis vous dire qu'elle a l'approbation de mon guide. Il m'a bien dit que c'est par l'action seule qu'on prouve ses progrès et sa bonne volonté, et il me conseille d'agir le plus possible pour tâcher de faire un peu de bien. C'est ainsi que je parviendrai à sortir de moi, pour ainsi dire; au lieu de me préoccuper seulement de moi-même, je m'occuperai surtout des services que je puis rendre à d'autres et en le faisant j'éviterai les occasions de retomber dans mes idées noires et par suite dans le découragement et l'espèce de marasme qui en est la suite inévitable. Penser beaucoup aux autres est le moyen de m'oublier moi-même. M'efforcer de faire le bien sans arrière-pensée personnelle est le moyen d'acquérir une plus grande force morale, et quand cette force morale sera venue, alors je pourrai m'en servir avec fruit pour mon propre avancement. Tout cela est logique, lumineux, conforme aux principes chrétiens et vous me voyez cette fois convaincu et transformé. Je n'hésite plus. Je ne veux plus pour un temps me souvenir de mon passé, et au contraire je veux m'efforcer d'aider mes frères de toutes mes forces. Je trouverai dans cette action une espèce de bonheur et je continuerai ainsi jusqu'à ce que mon guide me ramène à des idées plus personnelles et me dise qu'il est temps de songer à de nouvelles épreuves. Voilà mes résolutions actuelles et, depuis que je les ai prises, je suis dans un monde nouveau. Je ne souffre plus, je ne pense plus qu'au bien que je puis faire dans la mesure de mon avancement, et je puis dire que je me trouve heureux. C'est à vous en grande partie, mon cher D..., que je dois ce grand progrès. Mon guide vous a laissé faire une partie de sa besogne, me montrant ainsi de la manière la plus convaincante, ce que je puis faire moi-même. Je ne l'oublierai jamais, soyez-en bien convaincu. Maintenant c'est entre nous à la vie et à la mort. Nous progresserons en nous aidant réciproquement et nous recueillerons les fruits de sentiment de la solidarité fraternelle. Mille fois merci. *Votre frère, B...*

Besançon, 7 juillet 1882. Médium M. C... Mes amis, c'est pour moi un bien grand plaisir que de venir m'entretenir quelques instants avec vous, dont la constante sollicitude m'a été si utile. Oui, mes amis, je puis dire que sans vous je croupirais encore dans le marasme, comme je l'ai fait si longtemps. Je ne pouvais m'en sortir seul. Il me fallait une

aide étrangère et cette aide, mon cher J., je l'ai trouvée dans votre bonne amitié. Vous n'avez pas désespéré de moi et votre persévérance a été couronnée de succès.

Comme la destinée des Esprits m'apparaît aujourd'hui sous un jour tout nouveau, qui est le véritable. Comme la pensée divine me semble claire et juste ! et comme il fallait que la matière eût imprimé en moi une influence profonde pour que je sois resté si longtemps dans l'erraticité sans reprendre la pleine conscience de moi-même ! Enfin le passé est loin. Occupons-nous de l'avenir et ne reportons nos réflexions sur le passé que pour éviter de retomber dans les mêmes fautes.

Il faut avouer, mes amis, que tous, nous autres Esprits qui nous incarnons sur la terre, nous sommes encore bien peu avancés, les meilleurs d'entre nous peuvent être considérés comme émergeant du mal moral dans lequel nous étions plongés naguère. Des autres y sont encore plongés et le devoir des premiers est de les aider à en sortir. Voilà en somme comme m'apparaît maintenant la société humaine. Tous nous sommes solidaires, tous nous sommes dans un gouffre profond et tous nous avons le devoir d'en sortir pour arriver à la lumière en nous faisant réciproquement la courte échelle. Voilà toute la destinée de l'homme sur la terre. Jusqu'à présent il a ressemblé beaucoup à Sisyphe avec son rocher. De temps en temps quelques-uns parviennent à placer leur rocher sur le bord du gouffre, de manière qu'ils n'y puissent plus retomber. Ceux-là sont heureux et c'est surtout eux qui doivent tendre la main aux autres. Ils n'y manquent pas du reste, car ceux-là sont au premier rang dans notre monde d'expiation, au rang où l'on ne faillit plus.

Quand y parviendrai-je, à ce rang désirable ! je ne sais ; ce ne sera pas de sitôt. Mais loin de me décourager, maintenant cette perspective m'excite à redoubler d'efforts. Cela vous montre, mes amis, combien je suis changé et changé à mon avantage.

Maintenant plus de découragement, plus de défaillance. Je travaille régulièrement à préparer mon avenir sous la direction de mes guides et j'y trouve le bonheur. Cette préparation sera longue encore. Mais tant mieux. Je ne suis pas pressé d'affronter de nouveau l'épreuve. Je me trouve bien où je suis et je ne songerai à me réincarner que lorsqu'on me dira que c'est nécessaire et qu'une plus longue attente me ferait perdre mon temps. Au revoir, mes amis, votre dévoué et reconnaissant,
B.

Besançon, 27 avril 1883. Médium. M. C... Mes bons amis, je vous suis bien reconnaissant de penser à moi et de m'offrir l'occasion de causer quelques instants avec vous. C'est pour moi un plaisir toujours nouveau ; je vais bien.

Je suis heureux autant qu'il soit possible pour moi de l'être, jusqu'à

ce que je me sois réhabilité par une autre incarnation et par une épreuve bien ou à peu près bien supportée.

Je travaille de plus en plus sérieusement à mon avenir. Mais hélas quelle crainte j'ai de succomber encore une fois à l'épreuve. C'est cela surtout qui m'empêche d'être plus heureux. Aussi je ne suis pas pressé de retourner sur la terre. J'aime mieux perdre un peu de temps pour mon avancement et tâcher de faire à l'état d'Esprit un progrès qui augmente ma force morale. Vous voyez que je ne suis pas gai ; mais cependant je me considère comme heureux. Il y a bien des siècles que je ne l'ai été autant, à cause de la certitude que j'ai d'arriver un jour à franchir l'obstacle. Mon seul point noir est la crainte de manquer ma plus prochaine épreuve, par l'influence néfastes des précédentes.

Je m'intéresse beaucoup à Ch. N. et je m'occupe de lui autant que je peux. Mais cela ne m'est pas permis aussi souvent que je voudrais. Cependant il commence à avoir des idées saines et dans quelque temps j'espère que je pourrai lui consacrer une partie de mon temps et adoucir beaucoup ses amertumes, par l'exemple de ce que je suis devenu. Ce sera probablement à l'époque ou vous pourrez l'évoquer, parce qu'alors la phase douloureuse de l'expiation sera terminée. Je commence à avoir une certaine expérience de ces choses. Aussi bien, je n'en vois pas beaucoup qui aient d'aussi longues séries d'épreuves mal supportées que votre serviteur et ami. C'est ma faute incontestablement, et cependant je n'étais pas mauvais, je ne voulais pas sciemment le mal, je le faisais par une espèce d'inconscience. Mais il paraît que j'avais assez d'avancement moral pour éviter une partie de ces chutes, si j'avais voulu énergiquement le bien dont j'avais l'intuition, et c'est en cela que je suis coupable. C'est donc l'énergie dans le bien qui m'a manqué et qu'il faut acquérir. Ici je l'ai et lorsque je trouve une bonne action à faire, je m'y emploie avec ardeur. Mais, une fois, pourvu d'un corps ce terrible instrument d'épreuve, ne serai-je pas encore entraîné à l'indifférence coupable qui m'a perdu ? Espérons mon cher V., que grâce à mes études, à mes prières et aux vôtres, un nouveau déboire pourra m'être évité et que j'aurai la joie intime que j'envie, de rentrer le front haut dans l'erraticité après une épreuve bien remplie.

Au revoir, mes bons amis et merci.

Votre dévoué et reconnaissant,

B.

Besançon 31 août 1883. — Médium M. C... Mes amis, je suis heureux de profiter de l'occasion pour causer un moment avec vous. Vous voyez comme ce pauvre Ch. N... est long à revenir à son état normal. Il y arrivera cependant et vous verrez alors que c'est un esprit intelligent, qui vous donnera des dictées très instructives. C'est parce qu'il a un degré d'avancement important qu'on le laisse en quelque sorte se tirer seul d'affaire. Il le peut en y mettant le temps et cela lui sera plus

utile et le poussera davantage dans la voie du progrès, que si ses guides ou ses amis l'avaient aidé comme cela se fait pour ceux qui ne peuvent rien par eux-mêmes et par leur acquit personnel. Quant à moi, je vais toujours assez bien et plus je vais, plus chez moi le courage naît de la réflexion. Je vois clairement maintenant en quoi j'ai manqué et par suite je vois ce que j'ai à faire pour ne plus succomber. Mais il faut pour triompher des difficultés sans cesse renaissantes une longue et consciencieuse préparation; je m'y adonne exclusivement et je compte maintenant les années pour rien. Peu m'importe quand j'arriverai pourvu que j'arrive. En agissant ainsi tranquillement, posément, je finirai par faire passer peu à peu toutes les bonnes cartes dans mon jeu, et je franchirai le pas difficile sans efforts, parce que j'aurai fait auparavant et en détail tous les efforts nécessaires. Voilà ce que j'espère de la méthode que je suis et qui m'a été conseillée par mes guides. Si j'avais demandé leurs conseils dans mes précédentes épreuves, nul doute que je n'eusse pu éviter bien des souffrances. Mais j'étais emporté en avant par une outrecuidance sans bornes. Heureusement mes souffrances m'ont beaucoup mûri, et mon guide m'a affirmé que ce n'était pas du temps perdu, et que j'avais regagné d'un côté ce que je perdais de l'autre. Aussitôt que je serai parvenu à triompher de l'espèce de fatalité qui me poursuit, mes progrès seront beaucoup plus rapides qu'ils n'eussent été si j'avais su éviter ces fautes et ces expiations.

J'acquerrais par mes malheurs de la force morale qui est le levier général de tous les progrès. Je pourrai donc un jour m'écrier. Tout est bien qui finit bien. Telle est l'espérance qui me soutient dans mes efforts, je vous remercie, cher D., de vos pensées toujours sympathiques.

Votre ami reconnaissant.

B.

Besançon, 2 novembre 1881. Médium M. C... Mes amis, je vous remercie de l'occasion que vous me fournissez d'échanger avec vous quelques pensées. Croyez bien qu'il m'est bien agréable de passer quelques instants avec vous. Cela me rappelle les doux moments que j'ai traversés et la main secourable que vous m'avez tendue; de telles circonstances ne s'oublient pas et forment entre nous des liens qui ne se rompent pas. C'est ainsi en nous tendant réciproquement la main à l'occasion que nous parviendrons au degré d'avancement où l'on n'a plus à craindre les défaillances.

Nous n'y sommes pas encore, surtout moi. Mais comment ne se sentirait-on pas plein de courage quand on sait qu'on se donnant un peu de peine, on ne peut manquer d'y arriver.

Adieu, mes amis. Votre affectionné.

B.

A L'AMI CH. F. — UN ANCIEN ÉVÊQUE

Vous désirez savoir si je suis encore bon catholique? Je le serais si le catholicisme était ce qu'il eût dû être, c'est-à-dire, la réalisation sur la

terre de la pensée de Jésus, mais il a dévié, je le reconnais maintenant. L'esprit de corps l'a tué. Il est devenu avant tout un instrument de domination. Cela ne serait rien encore s'il avait pratiqué les principes du Maître. Mais il a fait fausse route. Il est devenu un obstacle sérieux au progrès et il est condamné à périr comme toutes les vieilles choses usées, s'il ne parvient pas à se réformer, à comprendre le vrai rôle des religions, qu'aucun ne comprend plus aujourd'hui. Les diverses religions ne sont que les différentes formes d'une même chose. Un jour viendra où l'on dira *la Religion*. Ce jour-là, il n'y en aura plus qu'une fondée sur une recherche incessante de la vérité et de la justice. Alors elle sera acceptée de tous les hommes, et par elle ils seront plus heureux qu'ils ne l'ont jamais été sur la terre. Mais alors il n'y aura plus de prêtres. Il n'y aura plus d'intermédiaires entre l'homme et Dieu. Ce sera le règne de Dieu sur la terre tel que le comprenait Jésus.

Bien des siècles passeront encore avant que ces prévisions ne se réalisent. Mais ce grand progrès sera réalisé petit à petit. Beaucoup y travaillent dès à présent, parmi lesquels sont les spirites, c'est par l'étude de la poursuite de la vérité en toutes choses, par le travail incessant qui, à quelque objet qu'il s'applique est toujours béni de Dieu. C'est par son labeur personnel que l'homme fera peu à peu la conquête de la connaissance de toutes choses et par elle de bonheur. L'Inde ancienne a dit avec vérité : « Il n'est qu'un bien : savoir, et qu'un mal : ignorer. » Je ne dirai rien de particulier ici pour mes amis de Vuillafans, qui ne sont pas préparés à donner à mes paroles l'importance qu'elles auront pour vous. Mais vous pourrez donner lecture de ma communication à ceux que vous jugerez pouvoir en tirer quelque profit.

Dites à tous et toujours que la nécessité du travail est le principal bienfait de Dieu. C'est par lui seul que les hommes sont sortis de l'état sauvage et sont devenus ce qu'ils sont. C'est par lui seul qu'ils iront beaucoup plus haut encore, et qu'ils parviendront à réaliser sur la terre toutes leurs aspirations. Oui, je le répète, toutes leurs aspirations, même celles qui paraissent aujourd'hui des utopies. Dites à nos amis qu'ils fuient l'oisiveté. Dites aux pauvres de travailler, dites-le surtout aux riches. Ceux qui auront compris la valeur du travail seront les heureux de ce monde.

J'espère, ami et frère, que vous serez satisfait de ma réponse. Vous êtes un travailleur constant par l'intelligence et le corps. Vous êtes dans une bonne voie. Persistez-y. Un jour nous serons réunis et nous nous féliciterons ensemble d'avoir compris où se trouve la vérité.

Votre ami dévoué, X., ancien évêque de Canton, Chine.

NÉCROLOGIE

M. LE CAPITAINE BOURGÈS est mort subitement le 15 juillet; la *Société scientifique du spiritisme* lui a fait, de concert avec des amis

spirites, des funérailles convenables. Un peloton de cuirassiers lui a rendu les honneurs militaires. Une grande couronne d'immortelles ornée de pensées portait cette inscription : *Au capitaine Bourgès, les spirites parisiens*; deux autres couronnes étaient offertes par la *Société parisienne des études spirites*, et par la *Société scientifique du spiritisme*. Plusieurs bouquets de fleurs apportés par des dames couvraient le cercueil.

Le capitaine était charitable et, de plus, il avait, avec dévouement, accepté de bien lourdes charges; c'est dire qu'il est mort sans laisser de fortune. Nous avons acheté au cimetière d'Ivry un terrain pour 5 ans, et nos amis désirent lui élever un modeste tombeau, pour aller parfois autour du monument honorer le capitaine Bourgès qui eut le courage de toujours braver le ridicule en énonçant partout et toujours ses opinions spirites. Au cimetière, M. Pichery toujours dévoué, a lu des pensées à l'adresse de celui qui vient de mourir, et improvisé un chaleureux discours. — Après M. P. G. Leymarie et M. Frank, plusieurs orateurs et poètes ont parlé tour à tour, religieusement écoutés par la nombreuse assistance venue par une chaleur tropicale à 10 kilomètres du centre de Paris.

M. De Warroquier, absent pour cause majeure, avait envoyé les paroles suivantes :

S. et F. en C. Spirite. — J'élève la voix au bord de cette tombe pour joindre mon émotion à la vôtre; l'un des plus zélés parmi les premiers convaincus, vient d'acquitter sa dette terrestre et son âme est aujourd'hui devant son créateur, et sa conscience va se refléter dans le passé de ses actes. C'est pour nous le moment de proclamer ce que nous avons connu de bon en lui, de le remercier des grands exemples dans le bien, nous a laissés, des efforts qu'il a constamment faits pour la propagation de la Doctrine spirite, avec la franche et ardente parole qu'il apportait toujours dans l'exposé de sa croyance.

Ancien officier, il avait conservé l'habitude d'exprimer sa pensée d'une manière un peu impérative, mais, chez lui, le cœur était excellent, et l'on passait sur cette ardeur, en pensant à sa chaleur généreuse enfantée par le sentiment fraternel qu'il pratiquait à un haut degré.

Plus d'une fois, et pendant de longues années, il avait dirigé une société spirite avec honneur; aussi les Frères qu'il a guidés en rappelant ici ses qualités, raviveront dans nos cœurs la douleur de la séparation momentanée; ensemble nous revoyons le passé de cet homme de bien dont nous conserverons pieusement la mémoire, pour suivre l'exemple de ses vertus et de son dévouement.

Frère Bourgès, un frère te salue en te bénissant. DE WARROQUIER.

Discours de M. L'Hernault : Nous venons rendre les derniers devoirs à un homme de bien, au spirite convaincu qui fut un des amis et des continuateurs d'Allan Kardec. Quand parut dans le nouveau monde la magnifique éclosion des idées spirites, le capitaine Bourgès fut, pour la

propagation de ces idées un ouvrier de la première heure, ouvrier infatigable qui travaille sans relâche jusqu'au moment où la mort vint nous l'enlever.

Nous pouvons dire qu'il fut un apôtre, dans la plus belle acception du mot, et que partout et en tout il apportait la chaleur de ses convictions.

Président de la Société parisienne des études spirites, pendant de longues années il prit courageusement en mains les intérêts de la Société; vous tous, Mmes et MM. réunis près de la tombe, vous l'avez vu à l'œuvre, avez été témoins de ses efforts, et nous pouvons dire bien haut qu'il contribua pour la plus large part à rendre notre chère Société Parisienne si prospère et si brillante.

Ami, ton nom désormais restera lié à l'histoire de notre société, et ta mémoire vivra toujours dans le souvenir de ceux qui t'ont connu, aimé, estimé; en leur nom, je te remercie pour avoir apporté depuis tant d'années pour le succès et le triomphe de notre doctrine, toute la foi et tout le dévouement dont tu étais capable.

DISCOURS DE M. DI RIENZI. — *Mesdames, Messieurs*, c'est avec une profonde et douloureuse émotion que j'ai appris la mort de celui dont nous venons accompagner la dépouille mortelle.

Il était connu de vous tous, mes chers amis, et vous savez la place qu'il occupait dans le spiritisme dont il était un des vétérans. Ardent disciple du maître, il nous a appris à le connaître et à l'aimer; il a consacré les dernières années de sa vie à la défense de cette cause que nous soutenons tous; il a enfin contribué au progrès du spiritisme en cherchant par tous les moyens à le faire entrer dans la voie scientifique.

C'est donc pour nous un devoir de venir sur cette tombe rendre hommage au spirite mort à la tâche et parler de son cœur plein de droiture et toujours pénétré de l'esprit de justice.

Je dois au capitaine Bourgès mon initiation au spiritisme, je lui dois la paix profonde dans laquelle j'ai vécu depuis que je connais notre consolante doctrine; qu'il me soit donc permis d'accomplir un devoir filial en venant parmi vous, mesdames et messieurs, apporter mon humble parole pour rappeler les hautes vertus de celui qui vient de nous quitter.

Quand nous voyons un des nôtres partir, nous nous sentons le cœur serré, malgré nos convictions spirites; nous en venons alors à déplorer égoïstement cette mort qui délivre mais qui fait tant souffrir ceux qui restent et, instinctivement, nous nous serrons l'un contre l'autre comme pour nous abriter contre un nouvel orage. — Ainsi faisons-nous aujourd'hui et il m'est doux de voir réunis autour de cette tombe des spirites de la première heure à côté des derniers venus.

Le vieux combattant qui a toujours été sur la brèche et qui nous voit

maintenant de l'espace doit tressaillir de joie au spectacle de tous ses amis accourus pour lui donner un suprême témoignage de sympathie, je devrais même dire de reconnaissance, car qui de nous ne se souvient des paroles de paix, d'affection, d'encouragement que le « cher capitaine », comme nous l'appelions, nous a prodigués à tous dans nos heures d'ennui, de déboires, de division même et je dois dire pour moi, de terrible angoisse ?

Ne l'avons-nous pas toujours vu à notre tête soutenir haut et ferme le drapeau du spiritisme, prêchant l'union, la concorde, sacrifiant son amour-propre à la justice, faisant le bien sans ostentation et je dirai presque naturellement ? Aussi le regrettons-nous non seulement comme un des meilleurs des nôtres, mais comme un chef de famille dans la grande famille spirite !

Le capitaine Bourgès avait ici-bas une profonde vénération pour l'esprit de sa mère. Je suis heureux de le rappeler, car à ces heures de séparation, les troubles passagers ont besoin d'être dissipés par l'effusion de toutes les tendresses et je suis certain que cette mère dont il nous a si souvent entretenu est là, près de nous, près de son fils, écoutant nos paroles !

Oh ! que de fois, le fier soldat que nous venons accompagner a parlé de ses joies, de ses exquis ravissements que lui donnait une communication presque constante avec sa mère ! Je l'ai vu bien souvent essuyer furtivement une larme comme un enfant pris en faute, et alors c'était un enthousiasme qui me remuait le cœur !

D'autres vous parleront de l'homme public, du vaillant officier, de sa carrière toute d'honneur et de probité, de ses travaux scientifiques, pardonnez-moi, mesdames et messieurs, si, humble ouvrier de la cause, je ne vous parle que de l'homme de cœur que j'ai connu et aimé !

Partout où il a passé, le capitaine Bourgès a conquis toutes les sympathies ; partout les mains se sont tendues vers lui, mais sa vie n'a pas toujours été sans déboires et reconnaissons que, si le ciel de son existence a été parfois assombri, il s'est trouvé des âmes généreuses qui par leur affections lui ont redonné le courage nécessaire pour continuer sa route.

Son nom est synonyme d'abnégation et de dévouement, et nous sommes certains qu'il restera pur parmi les spirites comme son souvenir.

Plus d'une fois nos yeux se remplirent de larmes quand nous évoquons cette chère et noble figure ; souvent nous parlerons de cette ineffable bonté qui nous séduisait et nous faisait oublier qu'il peut exister sur terre des êtres méchants. Et nous pouvons hardiment lui appliquer cette parole ! Il put avoir des adversaires : il n'eut jamais d'ennemi !

Être l'ennemi du capitaine Bourgès serait demander l'impossible,

car devant cette âme loyale et grande, pouvait-on conserver un sentiment de haine? Ne se sentait-on pas obligé de venir à lui la main ouverte et le sourire aux lèvres, quelles que soient les divergences d'opinions qui pouvaient exister?

Oh! mon cher capitaine! vous êtes maintenant entré dans la seconde vie, vous voyez dans nos cœurs tous les regrets, tous les souvenirs, toutes les émotions; vous lisez dans nos âmes ce pieux sentiment de reconnaissance qui nous guide vers vous; au delà de cette tombe, vous considérez la foule de vos amis; eh bien! qu'il nous soit permis d'espérer que vous continuerez à être parmi nous et dans nos assemblées, venez quelquefois nous dire une bonne parole; car une chose nous reste, c'est la certitude profonde de l'au-delà; c'est la croyance inébranlable à cette vie supérieure où nous reverrons nos aînés; c'est la conviction intime de notre immortalité et par conséquent de nos affections!

Et si parmi vous, mesdames, et messieurs, il se trouve des incrédules que le mot spiritisme fait sourire, qu'ils daignent réfléchir un instant devant la tombe de cet honnête homme et qu'ils se demandent s'il est juste, s'il est philosophique qu'une vie si bien remplie reste sans issue, si le néant implacable doit succéder à toute une vie d'honneur et de vertu, si rien de ce que nous avons aimé et honoré, ne doit survivre?

Et je suis bien certain que si vous interrogez votre cœur autant que votre raison, vous prononcerez le « *peut-être* » qui est le commencement de la sagesse pour finir à la *certitude* qui en est la consommation!

Et maintenant, ô notre cher et regretté ami, recevez ici l'hommage de tous les spirites, dites-vous bien dans le cycle de votre nouvelle existence que le meilleur attribut de l'homme est encore le cœur et que le cœur ne connaît pas plus les distances de ce monde, que les distances de l'autre.

Adieu, mon cher capitaine, ou plutôt au revoir, et pensez à nous comme nous pensons à vous; aimez-nous comme on vous aime!

DISCOURS DE Mme J. COLIN. — *Mesdames, Messieurs*, frères et sœurs en croyance: C'est au nom de tous les spirites convaincus, au nom des amis et disciples du maître Allan Kardec et des adeptes innombrables conquis à la doctrine spirite que, priée de prendre la parole, malgré mon insuffisance très grande, je ne me dérobe point à ce devoir de gratitude, envers celui dont nous venons, en ce jour, accompagner la dépouille mortelle.

Le corps que nous venons déposer ici était animé par une âme vaillante et active, pleine de foi, de sincérité, prête à tous les sacrifices, accomplissant les œuvres de dévouement et de solidarité, sans qu'aucune déception pût en arrêter le généreux élan.

Frappé déjà deux fois par les avant-coureurs du mal qui devait rompre ses attaches corporelles il se releva heureusement dans toute

l'intégrité, dans toute la dignité intellectuelle et morale, qui fait l'homme responsable et conscient, car, ces deux avertissements funèbres, bien loin de jeter le trouble dans son esprit, ne firent qu'augmenter son ardeur pour la propagation des vérités dont il était si profondément pénétré. Il se releva plus convaincu que jamais du but de la vie et de l'importance du mandat confié à chacun de nous. Aussi concentra-t-il toutes les énergies de sa volonté et de son intelligence, sentant que l'heure était proche et que les derniers sursis lui étaient accordés. Or, c'est une grande grâce que celle qui nous permet de passer tout entier de cette vie dans une autre : dans cette autre vie, que nous avons acquise à nos destinées futures, différentes et progressives de celles par lesquelles nous avons passé.

Le capitaine Bourgès était des initiés de la première heure. Dès que la doctrine spirite lui apparut, il sentit qu'il lui appartenait, cœur, esprit et volonté, qu'elle résumait tout : la loi, la raison et les espérances. Que, seule, elle apportait les lumières là où étaient les ténèbres ; l'apaisement et la sécurité là où étaient les angoisses et les révoltes de la conscience. Une fois qu'il fut en possession de cette certitude, ce fut pour toujours, et sans aucune déviation. Il put être secoué et tyrannisé, à ses heures, par les passions et les mobiles humains, et s'il sortit parfois blessé en ces luttes (avec lesquelles nous autres faibles mortels nous sommes bien obligés de compter) du moins, il en sortit toujours à sa plus grande gloire, c'est-à-dire, en sachant reconnaître ses erreurs et les entraînements qu'il avait subis.

C'est un titre de notre grandeur, celui-là ; il est tout entier dans la sincérité de nos recommencements : avouer ses faiblesses pour les réparer et n'y point retomber, cela demande une somme de vaillance morale peu ordinaire et qui ne prête point à rire, quand cela vient d'un homme qui a plusieurs fois bravé la mort en face, et sur les champs de bataille, parmi les morts et les blessés, ou sous la tente, dans le désert, harcelé par la fièvre et par l'Arabe toujours menaçant... Quel souvenir ému il gardait de sa vie des camps et des fortes et durables amitiés, qui, dans la voie de l'austère et viril devoir, au nom de la patrie à servir et à glorifier, se nouent sous la pression d'un commun danger, et que cimentent l'estime et la réflexion.

Aussi, mesdames et messieurs, vous avez remarqué de quelle paix singulière et presque joyeuse furent animées les dernières années de sa vie ? Ah ! c'est qu'elles étaient bien et fructueusement remplies. C'est qu'à l'âge où l'on se repose et se recueille, dans le sillon de ses méditations et de ses convictions personnelles, lui, il entra en plein dans le conflit des idées, et cela, comme un simple soldat, comme un engagé volontaire, comme un étudiant attardé ; lui, un capitaine, un chevalier de la Légion d'honneur ! Eh bien, il était là, assis sur les bancs des écoles,

actif, ponctuel, studieux, prenant des notes ; et, ce qui vaut le mieux, donnant de tout ce travail, un résumé lumineux, scientifique : logique entre tous ; montrant la progression du mode d'exister de l'être, à travers la diversité et les vicissitudes de la cosmogonie des temps.

Sachons le reconnaître, le mémoire sur la psychologie et les différents articles transformistes du cap. Bourgès sont à la fois, œuvre d'études sincères et ardues, mais aussi œuvre de méditation et de conciliation.

Concilier la science avec la foi, concilier les doctrines par lesquelles nous avons erré et errons encore, dans la plus ou moins libre et volontaire recherche de la vérité, concilier les esprits sur le champ des expérimentations sincères et persévérantes, telle était la passion du frère et de l'ami, qui fut l'un des nôtres, notre collaborateur aussi dévoué que modeste.

Et quand je dis modeste --- nul ne me peut contredire — car, s'il était épris de science, s'il était membre de plusieurs sociétés savantes, s'il avait la passion du savoir, avez-vous vu que jamais la moindre morgue fut en lui, lorsqu'il nous expliquait — sans autre forme d'éloquence, que celle qui vient d'une probité sincère et d'une conviction raisonnée, — les points de contact qui unissent indissolublement notre doctrine avec les constatations purement scientifiques ? Et certes en cela, comme en bien d'autres matières, il n'était point un halluciné, un homme prenant la fantasmagorie pour la réalité. Il savait, par expérience, que les faits spirites sont muables, transitoires, et, le dirais-je, qu'ils ont leurs privilégiés, sans qu'on puisse incriminer la bonne foi de ceux qui sont gratifiés. Il savait, qu'il fallait, pour la réalisation du phénomène des conditions psychiques et même biologiques qui nous sont encore peu connues, dont nous ne pouvons encore que constater les faits tangibles et formels ; pour les uns, parfois fugaces souvent invérifiables pour les autres. Aussi était-ce un éclectique et un infatigable à la poursuite de toutes les expérimentations.

C'est quelque chose cela, que d'avoir apporté sa pierre à l'édifice où doivent se rencontrer, non pour s'annihiler, mais pour s'éclairer et se prêter un mutuel concours, les sciences dites rationnelles et celles qui sont d'observation et de révélation, et c'était la plus chère ambition du capitaine Bourgès d'être l'un des collaborateurs de cette œuvre, à la fois pacifique et grandiose. Je me souviens même, qu'un soir, dans le cher groupe Dory, recevant une communication de sa mère, il lui demandait instamment de lui obtenir la grâce nécessaire pour amener à bien le travail qu'il avait entrepris. Sa foi, son labeur et son dévouement ont eu la solution heureuse, accordée à toute grande et constante bonne volonté.

— Sachons-lui gré de cette ardeur. Nous qui sommes dans la même voie et qui avons senti le rayonnement de son feu sacré. S'il a grossi nos

rangs, ainsi que le disait hier M. Birmann, l'un de ses amis dont l'affection reconnaissante et dévouée s'étend par delà cette froide tombe, il a aussi porté ailleurs, avec autant de dignité que de courage, ce titre de Spirite, encore et même à présent, en de hauts lieux, si fort bafoué.

Enfin, et de cela nous avons le devoir et le droit de louer sa mémoire, et de nous honorer d'être des siens. Sa vie était chargée de lourds et importants devoirs, auxquels il n'a jamais fait défaut, et, sans qu'aucun de nous pût savoir de quelles pénibles préoccupations il pouvait être assailli. Sa mort seule déchire le voile qui cachait sa vie privée. Qu'elle est honorable, Messieurs, et que de dévouements y étaient contenus ! Nous savons désormais par quel prodige d'abnégation morale et pécuniaire il consentait à l'éloignement de son fils, et lui sacrifiait même ses ressources personnelles, dans l'espoir de lui créer un meilleur avenir. Hélas ! ce fils a emporté les derniers embrassements de ce père dévoué... Puissent au moins tous les élans, tous les efforts de cette belle tendresse paternelle donner à ce fils parti pour Smyrne deux jours avant sa mort les sérieux bonheurs qu'il avait rêvés pour lui, et sa bénédiction le suivre dans tous les efforts d'une honnête et persévérante volonté.

Seul, un frère restait à notre ami. Ce frère désormais, triste et solitaire, n'aurait plus ni appui ni consolation, si nous restions sourds et insensibles au grand malheur d'une aussi irréparable perte.

Oh ! que tout cela est fait pour émouvoir nos cœurs, et pour resserrer plus que jamais les liens d'affection et de solidarité qui nous tiennent à tout ce qui nous rappelle le souvenir de notre frère en conviction ! Ne sommes-nous pas les obligés du cher disparu ? et devons-nous oublier que Bourguès fut un très ardent promoteur du Spiritisme ?...

A présent, cher désincarné, recevez l'affectueux témoignage de tous ceux qui vous ont connu, et qui restent vos amis pour ce monde et pour l'avenir qui nous est réservé ! Que le Dieu d'éternelle justice et bonté vous donne, avec la sérénité des âmes heureuses, la lumière et la puissance qui amènent à maturité les œuvres de miséricorde, d'amour et de bonté ! Qu'avec Allan Kardec et tous les grands Esprits, qui furent des apôtres, des martyrs et des bienfaiteurs de l'humanité, vous continuiez la mission sainte, dont sont solidaires à la fois, les désincarnés et les incarnés.

Avant de nous séparer tous et de quitter cette place, je voudrais, cher esprit, vous dire encore combien je sens et je bénis la main des chers invisibles qui m'ont amenée à faire avec vous un dernier échange de pensées. Votre mère et la mienne ont dû influencer pour cela. Car, c'est contrairement, et malgré d'autres projets, que je suis allée à la Société scientifique du Spiritisme et que je vous ai rencontré ; et je relis par la pensée et avec nous tous, ces paroles autrefois écrites par un médium inconscient : — » Une mère combine, incite, fait tous ses efforts pour

détourner de grandes souffrances ou pour aider au développement de quelque bien». C'est donc ainsi (et il m'est doux de le croire) que j'ai été amenée, ce jour qui précéda le trois votre départ de cette vie mortelle, à vous revoir, et à m'entendre me dire : — « Petite sœur! nous nous retrouverons dans l'erraticité. C'est là que les horizons sont grands et beaux! que nous ne souffrirons plus des défaillances de notre santé; que nous pourrons progresser et entraîner les âmes dans les voies des biens immuables de la justice et de la vérité! »

Puisse donc, ô cher esprit, pour vous, pour tous et pour moi-même se réaliser ce dernier vœu de votre cœur fraternel et ami.

AU CAPITAINE BOURGÈS

Ami, vous avez fui les ombres de la terre
Où l'homme souffre encor,
Et vous vous élevez dans la sublime sphère
Promise à votre essor.
Vous allez retrouver les âmes de l'espace,
Les amis d'autrefois;
Ceux que la mort vous prit, dont vous cherchez la trace,
Vous entendrez leurs voix;
Et sans doute à cette heure où la tombe est ouverte,
Où nos yeux éperdus
Ne savent plus vous voir et pleurent votre perte,
Leurs bras vous sont tendus!
Oh! vivez dans la paix, l'amour et la lumière;
Vivez dans la splendeur,
Vous dont l'âme a brisé le joug de la matière,
Le joug de la douleur.
Esprit! Dieu vous attend. Penseur! frayez la route
De ceux qui vous suivront
Et qui sentent parfois l'horrible nuit du doute
Courber, glacer leur front;
Dites-leur que la loi du monde se révèle
Aux vivants du tombeau
Et que l'âme découvre en sa course éternelle
Un horizon toujours plus beau!

A. LAURENT DE FAGET.

Nota : Nous avons tous regretté que M. Birmann, dont la parole est si entraînante, se soit refusé à parler, craignant de trop retenir nos F. E. S

JEAN LELOND. Frontenac, Gironde, 14 juillet 1886. Je vous annonce la désincarnation de notre F. E. S. Jean Lelond, âgé de 83 ans; l'enterrement spirite a eu lieu le 11 juillet, les spirites de l'Entre deux mers y assistaient et formaient, avec les gens de notre village, un cortège de trois cents personnes; le soleil faisait briller notre bannière aux

sept couleurs (arc-en-ciel et lumière), et se jouait sur les étoiles de notre drap mortuaire. M. Léglise fils, de Naujean, a lu la prière pour celui qui vient de mourir. M. Jourdain de Puhe, a dit quelques paroles énergiques qui ont ému l'assistance, et M. Chatelier Jean, chef du groupe spirite de Frontenac s'est exprimé ainsi :

« La mort nous groupe encore dans le champ des tombeaux; l'empressement a été unanime pour bien prouver notre sympathie au vénérable Jean Lelond et nous saurons bien nous souvenir de lui au delà de la tombe; à quelque croyance que vous apparteniez, ô vous qui m'entendez, vous prouvez votre respect pour la liberté de conscience et les spirites vous en témoignent leur reconnaissance, car ils accordent à chacun le droit d'adorer Dieu selon les élans de son cœur.

Je n'ai pas la prétention de vous initier à une doctrine réputée absurde par celui qui ne la connaît pas sérieusement, mais n'oubliez pas qu'un grand savant a dit : sur toutes choses le doute est permis; la négation à *priori* est une faute et l'examen un devoir. Or, il faudrait, à l'aide d'une démonstration rigoureuse, prouver la non-existence du spiritisme; 23 années d'expériences nous ont prouvé la réalité des phénomènes et comme conséquence, l'immortalité de l'âme. Nous pouvons affirmer cette vérité que la mort n'anéantit pas l'intelligence.

Le spiritisme, essentiellement moralisateur, apaise les passions, éteint les haines, la discorde, rapproche les hommes et les unit par la douceur et la charité; cette doctrine supérieure si elle était connue et acceptée par les hommes, constituerait la plus solide des garanties pour l'ordre social et le commerce fraternel entre les vivants.

L'Esprit de vérité va faire germer la semence spirite de toutes parts, le Christ l'a prédit, la récolte abondante et bienfaisante sera faite de justice, de liberté, de fraternité. Nous sentons tous que le vieux monde s'en va, qu'un souffle régénérateur emporte les vieux préjugés, les prestiges vains, l'intolérance, le despotisme, la superstition, le fanatisme et l'ignorance, sept fléaux qui accablent l'humanité. Les signes précurseurs de transformation sont visibles pour tous. Le spiritisme annonce le vrai règne de Dieu, celui de la paix, celui du pardon et de la conciliation, car *le Grand Maître* a voulu que l'humanité arrivât à ce progrès rationnel de n'avoir pour temple que la nature, pour autel que la conscience, pour drapeau que l'amour de tous les êtres.

La terre ne sera réellement belle qu'embellie par la réincarnation d'âmes épurées qui voudront toujours plus par leurs existences successives, le perfectionnement moral et intellectuel des esprits arriérés. La science moderne doit nous guider dans nos expériences faites sur la terre pour notre rédemption et notre élévation dans l'échelle des êtres; elle seule nous initiera aux vérités relatives à notre avancement et déchirera le voile qui recouvre les grands mystères.

Spirites, par notre ardent amour de l'étude et à l'aide du zèle qui en-

flamme les cœurs, traçons bravement notre sillon; il faut bien le semer, puisque les martyrs précurseurs de l'ère nouvelle vont revenir pour faire la moisson, et créer l'harmonie et la paix d'une manière définitive sur notre sphère.

Un Socrate alors n'aurait plus à y boire la Ciguë pour avoir cru à un seul Dieu. Un Christ n'y subirait plus le supplice de la croix pour avoir proclamé que nous devons aimer la justice, la fraternité, l'humilité, être frères étant *un*. Une Jeanne d'Arc n'y serait plus brûlée pour avoir sauvé son pays et chassé les Anglais de la France en suivant les ordres que lui donnaient ses esprits protecteurs. Un Galilée n'y aurait plus à répudier le haut enseignement de l'astronomie.

Oui, ces martyrs, les renovateurs réviendront parmi nous qui sommes les bons semeurs pour glorifier la raison éternelle toujours sage et prudente, pour nous apprendre qu'il est bon de souffrir pour la justice et la liberté.

Esprit de notre ami Jean Lelond, tu nous écoutes cher immortel; enseigne nous à être courageux et persévérants comme tu le fus jusqu'à ta mort. »

Remarque : M. Jean Chatelier est un humble carrier, sans autre instruction que celle qu'il s'est donnée en étudiant les œuvres spirites. Le spiritisme crée des penseurs et des hommes libres.

LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME (1): M. Charles de Paulis qui a traduit en Italien la belle œuvre de M. E. Guillet, *la Chute originelle selon le spiritisme*, nous dit que son but a été de donner à ses compatriotes le moyen de connaître la nouvelle science; il n'a point eu en vue un profit, car toute l'édition a été offerte, soit aux convaincus et aux douteurs, mais, principalement, aux adversaires de notre cause, lesquels au grand étonnement de M. de Paulis, ont fait bon accueil à la nouvelle philosophie (ce que le traducteur appelle : la seule vraie philosophie), et s'en déclarent les défenseurs. En Italie, bien des hommes sages pensent sérieusement à la diffusion des principes spirites et veulent créer quelques sociétés à cet effet, en dehors de celles déjà établies, à Naples, Florence, Rome, Messine, etc.. En Italie, ajoute M. Ch. de Paulis, nous commençons sérieusement, et celui qui commence à un objectif qu'il veut et doit atteindre sans crainte de se déchirer aux ronces du chemin à suivre. Il faut aller droit et ferme à la vérité, tel est son but et celui de ses F. E. S. de Bovino (Foggia)

L'UNITÉISME, religion universelle, traité d'organisation sociale par P. Géraud, 1 fort volume in-12, 3 fr. 50.

Notre *collaborateur* A. VINCENT, nous prie de faire connaître sa nouvelle adresse : *Alexandre Vincent*, au Colombier, près Melle (*Deux-Sevres*).

(1) A la *Revue Spirite*, 5, rue des Petits-Champs.